



Pourquoi parler de racisme, de « métissage culturel » et toute cette sorte de choses dans une revue consacrée aux livres ?

Nous pourrions éviter les sujets à bons sentiments, souvent porteurs d'ennui, bonnes paroles inutiles ; nous savons les dangers de la pédagogie militante, quel que soit son terrain.

Mais voilà. Par une coïncidence pour le moins intéressante, il y a un moment privilégié où les enfants sont à la fois confrontés aux livres, et au racisme.

Cela se passe à l'école.

A la maternelle, en général, tout allait bien. Enfants de toutes origines jouaient ensemble. Sans histoire. Le plus souvent.

C'est l'histoire classique du même à qui on demande la couleur de peau de son copain machin, et qui répond, je ne sais pas, mais si tu veux, je regarderai. Voilà qu'à six ans tout change. Enfin parfois. Cela dépend beaucoup de l'environnement, évidemment. Et peut-être, c'est notre sujet, des livres.

ÉDITO

Quatre milliards de visages

Parce qu'à ce moment-là, on apprend à lire. Il y en a qui vont vite, et d'autres moins. Il y a tout de suite de bons élèves, et de mauvais. On apprend la conformité, la hiérarchie, la compétition, et les différences de classe et de culture : à cet âge-là, on aime l'ordre, ça n'empêche pas de faire des bêtises. On aime — avec plus de simplicité que les grands, mais pas de manière très différente — être le meilleur, celui qui en sait le plus. « *Je te parie que* » est un mot clé. On aime être intégré, accepté, adapté. Surtout pas différent.

Alors, pour créer ce « melting pot » dont nous avons besoin, les livres sont très utiles. Quand ils sont bilingues, on peut — on pourra peut-être — s'en servir pour une valorisation des enfants bilingues qui n'est pas une ghettoïsation.

A six ans, on a aussi un terrible appétit de tout apprendre. C'est le moment décisif. Celui à ne pas casser.

Geneviève Brisac